

FEUILLETON DU "SAMEDI", 1 OCTOBRE 1898 (1)

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXXIII

(Suite)



Catherine ne peut continuer, elle s'évanouit...

Ils suivent une galerie couverte entourant une petite cour au milieu de laquelle l'eau d'une fontaine s'écoule en chantant dans une vasque de marbre blanc. Des myriades d'étincelles, comme une pluie d'étoiles filantes, tombent dans la cour qui semble pavée d'or en fusion.

Un escalier se présente. Il conduit au premier étage de la galerie.

Au moment où ils vont s'élancer, Fanchon, suivie de deux servantes, apparaît échevelée, pâle...

Elle reconnaît Georges et Jacques et se jette avec un grand cri dans les bras de son fiancé qui la soulève, l'emporte en courant hors de la maison.

Georges précède Jacques, prêt à brûler la cervelle à quiconque tenterait de leur barrer le passage.

Pablo et Juan forment l'arrière-garde.

Les deux servantes les suivent en poussant des cris perçants.

Jacques court vers l'endroit où ils ont attaché leurs chevaux. Ils n'y sont plus. Effrayés par les flammes, les deux animaux ont rompu leurs liens, se sont enfuis.

Pablo et Juan retrouvent leurs traces sur le sol. Ils s'élancent sur ces traces et bientôt, à l'aide de leur lasso, ils capturent les animaux, rajustent les brides et les ramènent à Jacques et à Georges.

Jacques a pris Fanchon en croupe. Georges, cette fois encore, prend les devants. Il éclaire la marche.

On laisse Pablo et Juan en arrière; on les retrouvera à Rio-Janeiro. Mais les deux pêcheurs ne s'y rendent pas aussitôt. Ils retournent vers la maison en feu, s'approchent des deux misérables étendus à terre et leur placent leur poignard dans la poitrine.

—Maintenant que nous sommes vengés, nous pouvons remonter dans la *Santa-Maria*, après que nous aurons fait brûler des cierges à la Madone, dit gravement le vieux Pablo en se signant dévotement.

Son fils l'imita en murmurant une prière.

Georges et Jacques ont gagné l'extrémité de la forêt. Ils s'engagent sur un étroit sentier qui descend au bord de la mer.

—Vous n'êtes pas blessée, Fanchon? Vous ne souffrez pas? Désirez-vous que nous mettions pied à terre?

—Non, Jacques, non, mon bien-aimé, fuyons, fuyons au plus vite... Si M. de Montaiglon et M. Gaston de Pervençère se mettaient à notre poursuite!... Si je devais retomber encore dans leurs mains...

—Nous ne nous trompons pas! s'écria Jacques, ce sont ces deux misérables qui ont commis ce nouveau crime.

—Oui, Jacques, ce sont eux!

—Avez-vous eu à souffrir quelque insolence de leur part? questionne-t-il d'une voix tremblante.

—Non, mon ami, non, M. de Montaiglon me gardait en otage... mais, je vous raconterai cela plus tard, je suis brisée de fatigue et d'émotion...

—Désirez-vous que nous nous arrêtions un instant? demande encore Jacques tendrement.

—Oh! non, non, je vous en prie.

Ils continuèrent à avancer.

Le jour se levait radieux. Les oiseaux s'éveillaient dans les ramures. Dans la forêt mille bruissements se faisaient entendre, bruits d'ailes, gazouillis, murmures confus de la nature à son réveil.

De fraîches et balsamiques senteurs embaumaient l'air. Les sources chantaient plus gaiement sous les lianes enchevêtrées.

Georges et Jacques atteignaient la grève.

Deux cavaliers accouraient vers eux au galop. Leurs visages se dissimulaient sous de larges sombreros.

Georges les observait avec une attention profonde. Il ralentit l'allure de son cheval. Jacques imita son ami.

Fanchon entendit le bruit des sabots des chevaux frappant la grève sonore. Inquiète, elle regardait venir les inconnus.

—M. de Montaiglon! M. de Pervençère! s'écria-t-elle en entourant, affolée de terreur, le buste de Jacques de ses bras.

C'étaient eux, en effet.

A dix pas, ils s'arrêtèrent et de Montaiglon, de sa voix impérieuse, ordonna:

—Pied à terre!... Rendez-nous cette jeune fille que vous avez enlevée, ainsi que des voleurs, de la demeure où nous l'avions recueillie. Misérables aventuriers, rendez cette enfant à sa famille, à M. Gaston de Pervençère, son oncle, à M. Renaud de Pervençère, son père!

Il tira un revolver de sa ceinture.

—Obéissez, dit-il, ou je fais feu.

—Jacques! Georges! s'écria Fanchon, ne m'abandonnez pas! ne me laissez pas emporter par ces démons!

Gaston intervint:

—Celle que vous appelez *Fanchon la Vieilleuse*, dit-il, est ma nièce: elle est fille de Renaud et de Blanche de Pervençère, mon frère et ma belle-sœur.

« Cette enfant a été volée à l'amour de sa mère par Catherine Devoissoud qui expiera son crime dans les tourments de la prison.

—Ma mère! Ma bonne mère! sanglota Fanchon défaillante. Jacques, protégez-moi contre ces bandits... Georges, mon frère, je préfère mourir plutôt que de retomber entre leurs mains!

De nouveau, Montaiglon éleva la voix:

—Je vous somme de m'obéir, de me rendre cette jeune fille, ou sinon...

Il braqua un revolver sur Georges.

Celui-ci ne s'était contenu jusque-là qu'à grand-peine. La déclaration de Gaston l'avait plongé dans une sorte de stupeur. Il se ressaisit, enleva son cheval, fonça furieusement sur les deux hommes.

Montaiglon et Gaston firent feu à la fois sur Georges.

Fanchon jeta un cri désespéré et s'évanouit; Jacques l'enleva dans ses bras robustes, la coucha devant lui en travers de la selle et, le revolver au poing, s'élança...

Georges n'avait pas été atteint par les coups de feu tirés sur lui presque à bout portant.

Son cheval, une bête des pampas, perdait son sang par une blessure reçue au poitrail. Ce cheval, à demi sauvage, se cabrait de douleur, en hennissant d'une voix grêle. Ses yeux lançaient du feu.

Georges avait riposté. Il continuait à tirer ainsi que Montaiglon. Celui-ci fut atteint en plein front par une balle du revolver de Georges. Il chancela sur sa selle...

Une scène horrible se passa: de nouveau atteint par un projectile, le cheval de Georges s'avança sur Montaiglon et lui broya le visage entre ses dents, buvant son sang.

L'animal tomba sans lâcher prise, entraînant Montaiglon, l'écrasant de son poids.

Georges avait sauté à terre. Il s'élança sur Gaston qui, longuement, visait Fanchon après avoir tiré sur Jacques, légèrement blessé à l'épaule droite.

(1) Commencé dans le No. du 27 avril 1898.